UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE

SUR

L'ÉPITRE DE LUTHER

A LA

NOBLESSE ALLEMANDE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le octobre 1864, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

CH. FUCHS,

DE STRASBOURG.

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1864.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552708_0027

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE.

Regrets éternels.

CH. FUCHS.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
N. . . . .
} Professeurs de la Faculté.

M. BRUCH ✻, Président de la soutenance.

MM. BRUCH ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR

L'ÉPITRE DE LUTHER

A LA

NOBLESSE ALLEMANDE.

L'épître de Luther à la noblesse allemande est le premier acte du grand drame qui devait aboutir à la réformation et la première déclaration de guerre de Luther à la papauté. Elle ne fut point provoquée par quelque événement isolé; elle fut plutôt le résultat des circonstances politiques et religieuses dans lesquelles se trouvait l'Allemagne. Ce sont ces circonstances qu'il nous faut d'abord connaître, si nous voulons étudier cette épître à son véritable point de vue.

La situation politique de l'Allemagne était loin de pouvoir conjurer l'orage qui se préparait. La puissance des princes était arrivée à son apogée sous le faible gouvernement de Maximilien. Les guerres continuelles dans lesquelles l'empereur se trouvait engagé et le peu de ressources dont il pouvait disposer l'avaient mis trop souvent dans la nécessité d'avoir recours à eux pour que son autorité ne se trouvât pas singulièrement compromise. Pour arrêter les effets désastreux

du droit du plus fort, les princes s'étaient étroitement alliés et avaient ainsi considérablement augmenté leur puissance; non-seulement les empereurs avaient autorisé cette alliance, mais ils en faisaient partie, dans l'espérance de la diriger et de la faire servir à leurs intérêts. Bientôt les princes s'aperçurent de l'immense avantage que leur donnait leur position; ils ne manquèrent pas de réclamer, et toujours avec succès, les priviléges accordés aux États libres. C'est ainsi que peu à peu la constitution primitive de l'Allemagne s'altéra et que les princes en vinrent à prescrire à l'empereur les conditions auxquelles ils voulaient être gouvernés et à considérer comme une simple formalité le serment qu'ils devaient lui prêter.

La position de l'Allemagne devenait de plus en plus difficile. La liberté politique n'existait plus de fait; les princes abusaient de leur puissance dans leur intérêt personnel; les villes cherchaient par leur alliance, avec une jalousie craintive, à soutenir leurs priviléges, et l'opinion publique les soutenait énergiquement contre les princes et les nobles; mais elles ne pouvaient que souffrir de l'isolement dans lequel elles se mettaient vis-à-vis de la nation entière. La noblesse de son côté se montrait hostile au peuple. Les princes les plus puissants et surtout les chefs du clergé profitaient avec empressement de cet état de choses et en retiraient d'immenses avantages. Les évêques s'appropriaient peu à peu la plus grande partie des biens nationaux qui n'appartenaient pas aux villes. Le peuple, privé de toute espèce de ressources, avait à supporter des charges extraordinaires, et se trouvait accablé de tous les côtés à la fois. Cette situation politique produi-

sait dans toutes les classes un sentiment de malaise que l'État religieux de l'Allemagne augmentait encore.

Au commencement du seizième siècle, l'édifice de la puissance romaine semblait encore inébranlable. Toutes les attaques dirigées contre lui avaient échoué devant l'habile politique du Saint-Siége et le prestige qui l'entourait. Mais cette puissance, si formidable en apparence, était de fait déjà ébranlée dans sa base. On s'était aperçu que le pape savait au besoin renoncer à ses prétentions et à ses droits imaginaires lorsqu'il s'agissait de son intérêt personnel, qu'il connaissait toutes les ruses d'une politique cauteleuse et que pour arriver à son but il ne craignait pas de recourir au parjure. La foi en l'infaillibilité de la cour de Rome, qui avait fait sa plus grande force, commençait depuis longtemps à s'affaiblir, et si la chrétienté craignait encore de sacrifier un dogme, qui avait été pendant des siècles son premier article de foi, c'était plutôt par la force de l'habitude que par conviction.

Vers la même époque le retour aux études classiques avait produit les plus heureux résultats, et l'approbation que trouvèrent partout les attaques des hommes éclairés contre la cour de Rome fit voir que les esprits étaient préparés à recevoir les nouvelles idées de réforme qui germaient partout. Par un reste de scrupule ou par faiblesse, un grand nombre croyaient encore qu'une attaque ouverte serait plus nuisible qu'utile; mais ils n'en étaient pas moins convaincus qu'elle était inévitable et indispensable. Érasme, l'une des plus grandes gloires de la renaissance, était aussi intimement convaincu que Luther de la nécessité d'une réforme, mais, prudent et circonspect, recherchant avant tout sa

gloire et sa tranquillité, il vit trop de dangers dans une rupture ouverte, et se réduisit lui-même à une sage réserve.

A mesure que l'antique foi croulait sur sa base et que les idées se renouvelaient au souffle de la renaissance, les abus profondément enracinés dans l'Église apparaissaient plus nombreux et plus criants. Préoccupés avant tout de leur domination temporelle, les papes avaient complétement perdu de vue le salut des âmes. L'autorité spirituelle dont ils étaient revêtus n'était plus pour eux qu'un moyen d'asservissement et de despotisme. Avides de domination et de richesse, ils en étaient venus à trafiquer de tout et à vendre le sacré comme le profane. L'Allemagne était réduite à une telle misère que, s'il faut en croire Luther, le peuple mourait de faim; papes, nonces, cardinaux, évêques, moines, prêtres ne se contentaient pas d'exercer sur lui leur tyrannie spirituelle, ils l'exploitaient encore de la façon la plus indigne. Déjà à plusieurs reprises des plaintes s'étaient fait entendre et avaient été bien accueillies dans les diètes et dans les assemblées des princes. La nation ne demandait pas encore des innovations religieuses, mais un changement, une amélioration à son sort. La patience était épuisée; elle ne pouvait supporter plus longtemps les vexations de tout genre, la tyrannie et l'exploitation auxquelles elle était en butte depuis longtemps.

Cette situation avait beaucoup favorisé les premières attaques de Luther contre les abus de la cour de Rome. Les idées de liberté et d'émancipation avaient été reçues avec enthousiasme. Les doctrines de Luther s'étaient répandues d'abord dans les États de Frédéric-le-Sage

et avaient même trouvé auprès de ce prince un accueil favorable. Le plus puissant des princes de son époque, possédant toute la confiance de l'empereur, il exerçait une grande influence sur les affaires importantes de l'Allemagne, et ses paroles avaient presque toujours force de loi. Luther avait en outre à la cour de Frédéric des amis qui maintenaient le prince dans des dispositions favorables ; l'énergie avec laquelle il s'opposa à toute mesure aggressive de la part du pape dans ses États, la création de l'université de Wittemberg à laquelle Luther eut bientôt donné une importance telle qu'elle éclipsa toutes les universités de l'Allemagne, et acquit une réputation européenne, témoignèrent assez de l'intérêt que Frédéric portait aux nouvelles doctrines, et firent connaître au loin le nom et les idées du réformateur.

C'était déjà beaucoup qu'un auxiliaire comme Frédéric-le-Sage. La noblesse allemande, presque tout entière, avait les mêmes sympathies pour le réformateur. Elle ne trompa jamais la confiance de Luther, et ne démentit point envers lui le caractère chevaleresque qui l'a toujours distinguée. Fatiguée de l'insolence et de l'insatiable rapacité du clergé, elle ne demandait pas mieux que de prêter son appui au vaillant champion de la liberté ; elle ne pouvait pas voir avec indifférence celui qui, sans autres armes que la parole de Dieu, luttait si vaillamment contre le colosse romain. Aussi la trouvons-nous dès le commencement recherchant son amitié et lui promettant sa protection. Luther sentait qu'il avait là des disciples prêts à embrasser et à défendre sa cause ; les nombreuses lettres que les nobles lui adressèrent prouvent suffisamment combien

ils s'intéressaient, non-seulement à sa personne, mais aussi et surtout à son œuvre de réformation. Parmi un grand nombre de ces hommes que nous pourrions mentionner ici, nous nous bornerons à quelques noms illustres et populaires entre tous.

François de Sickingen était l'un des hommes les plus influents par ses richesses, par ses nombreuses relations, par la considération dont il jouissait auprès des princes, par son crédit à la cour même, enfin par ses tendances libérales et sa probité peu accessible aux préjugés de son époque; il honorait la noblesse du cœur et du talent. Aussi trouvons-nous parmi ses meilleurs amis, non-seulement ceux qui savaient bien manier l'épée, mais les hommes les plus distingués de l'époque. Dès que Luther eut sérieusement attaqué le Saint-Siége, toute l'attention de Sickingen se porta sur lui et, à mesure que la lutte devenait plus ardente, il se montrait plus disposé à prendre son parti; il jura de tout sacrifier pour le triomphe de la justice, et dans sa bouche un serment n'était pas sans valeur. Aussi donna-t-il à Luther en plus d'une occasion des preuves de son amitié et de sa sympathie. « Je m'empresse de vous offrir, lui écrit-il, mes services et tout ce que je possède. J'ai appris avec plaisir que vous prêchez la vérité et que vous resterez fidèle à l'Évangile. Je suis prêt à vous donner des preuves de ma sympathie et de mon approbation. Partout où je pourrai vous être utile, je le ferai avec bonheur. »

C'est avec le même sentiment de bienveillance que lui écrit Sylvestre de Schauenburg, en apprenant qu'il voulait se rendre chez les Bohèmes. « Je vous conjure, lui dit-il, de ne point vous laisser aller au décourage-

ment et de ne point vous rendre chez une nation étrangère; car moi, et des centaines de nobles que je gagnerai à votre cause, nous sommes prêts à vous défendre contre vos ennemis, et à vous protéger jusqu'à ce qu'il soit reconnu par un concile que ce que vous demandez est juste et honnête. »

Mais un des plus intrépides champions des idées nouvelles fut Ulrich de Hutten. C'est sans contredit un des personnages qui offrent le plus d'intérêt dans cette lutte, où il se montrait aussi infatigable que Luther lui-même. Déjà avant que ce dernier se fût prononcé dans le sens d'une réforme absolue, Hutten avait travaillé à miner le vieil édifice. Il publia coup sur coup une série d'écrits toujours pleins d'esprit et d'ironie et dirigés contre les abus de l'Église. Surtout il cherche à réveiller sa nation de sa torpeur en lui rappelant son indépendance et sa gloire passées. Toujours en voyage, il portait partout les doctrines nouvelles; son attention se portait sur toutes les classes de la société; mais avant tout il s'adressait à la noblesse. Il essayait également de gagner le haut clergé, comprenant de quelle importance serait un pareil succès; il espérait même produire en faveur de l'opposition un mouvement à la cour impériale, en insistant énergiquement sur le devoir qu'avait l'empereur de délivrer l'Allemagne du joug romain.

Tout en se défendant lui-même, Hutten défendait la personne et les doctrines de Luther. Il le soutenait dans tous les écrits qui paraissaient sous son nom. Plein d'admiration pour le réformateur, il écrivit en 1520 à Mélanchthon une lettre où il offrait à Luther sa protection et celle de son ami Sickingen : « Si le héros, dit-il,

devait craindre quelque danger, qu'il se rende immédiatement chez Sickingen, qui, en ami dévoué, est prêt à faire pour lui tout ce qui est en son pouvoir, et il est puissant. » Dans une autre lettre adressée également à Mélanchton, il dit: « Faites savoir à Luther que je vous ai écrit au sujet de François, mais de manière qu'il ne se doute pas de mon intervention. J'ai mes raisons pour en agir ainsi. S'il est dans le malheur, que notre protection lui suffise. Son salut est en notre puissance. On a pris des mesures pour qu'il puisse bientôt en toute sécurité attaquer ouvertement ses adversaires. Sickingen et moi nous avons fait de grands préparatifs à cet égard, et les barbares qui veulent nous retenir sous le joug romain auront à se repentir de leur audace. Moi-même j'ai mis sous presse quelques livres écrits avec une hardiesse que jusqu'à ce moment on n'avait point connue. »

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps à des noms propres. On a pu voir que l'approbation et les offres bienveillantes de la noblesse devaient singulièrement encourager Luther et lui inspirer une grande confiance. Quelques secours qu'il eût pu attendre de Frédéric-le-Sage, rien ne pouvait mieux lui donner l'assurance et le calme dont il avait besoin que les promesses que la noblesse lui faisait avec tant de générosité. Cette noblesse s'était concertée pour empêcher tout attentat sur la personne du réformateur; à force d'argent, elle avait même pénétré dans les conseils les plus secrets de ses adversaires et pouvait ainsi prévenir les intrigues ourdies contre lui; elle jugea les transactions inutiles et accepta la lutte. Mais l'esprit mordant et sarcastique de Hutten et les vastes connaissances de

Luther l'avaient transportée sur le terrain de la science, et la littérature de cette époque, toute remplie des incidents de cette lutte, offre encore de nos jours un puissant intérêt.

Tels étaient les auxiliaires de Luther, et c'est ce qui nous explique pourquoi il put publier son Épître, malgré l'audace de cette démarche, et pourquoi il put l'adresser à la noblesse allemande. Car, quoiqu'il fût sûr d'être soutenu par le peuple dont il prenait en main tous les intérêts, il sentait qu'il avait besoin d'un appui plus solide, et que le peuple s'abandonnerait plus volontiers à l'enthousiasme qui l'entraînait vers le réformateur, si la noblesse le précédait dans cette voie.

Analyse de l'Épître.

Le premier sentiment qu'exprime Luther dans sa préface est celui de la nécessité d'une réforme. C'est cette nécessité qui le pousse à parler, et il entreprend la tâche avec la conscience de sa faiblesse, mais en espérant que la force de Dieu ne lui manquera pas.

Les *Romanistes* sont bien décidés à ne rien faire d'eux-mêmes et à ne subir aucune réforme. Pour échapper à celles qui pourraient leur être imposées, il se sont entourés d'un triple rempart. Le premier est la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel; ce dernier est ainsi mis dans l'impuissance de réformer les abus. Le deuxième est l'infaillibilité en matière d'interprétation qu'ils revendiquent pour eux seuls. Le troisième enfin est le droit qu'ils se réservent exclusivement de convoquer un concile général.

Ce sont ces « murs de paille et de papier » qui sont en effet les trois principes fondamentaux du catholicisme, que l'auteur se propose d'abord de renverser.

A la théorie romaine, qui distingue absolument les deux pouvoirs, Luther répond par une conception diamétralement opposée de l'Église chrétienne, celle du sacerdoce universel. Tous les chrétiens sont revêtus de ce sacerdoce; il n'est pas communiqué par des cérémonies ecclésiastiques. Ce droit appartenant à tous, il est bien évident que nul n'a besoin de la consécration du pape ou d'un évêque pour l'exercer; mais précisément parce qu'il appartient à tous, nul ne peut l'exercer sans vocation. Nous sommes tous membres d'un même corps, et il n'y a point de différence entre nous que celle de l'emploi; le ministère n'étant plus là, celui qui en était revêtu redevient ce qu'il était, bourgeois ou paysan comme les autres. C'est contre cette conception primitive, ajoute l'auteur, qu'on a imaginé à Rome les *caractères indélébiles*. Il n'y a donc pas de pouvoir spirituel résidant dans une caste sacerdotale. D'un autre côté, prétendre que la puissance temporelle n'est pas au-dessus de la puissance spirituelle et ne peut pas atteindre cette dernière, revient à dire que la main n'a rien à faire quand l'œil est en danger. Un membre doit aider l'autre; plus il est noble, plus il a droit à ce secours; la puissance temporelle a été instituée par Dieu pour punir les méchants et protéger les gens de bien; elle doit s'exercer sans obstacle et sans exception sur la chrétienté tout entière, qu'elle atteigne le pape ou les évêques.

Le deuxième principe est celui que le pape possède exclusivement l'infaillibilité. Mais si le pape est l'unique

interprète infaillible des Saintes-Écritures, à quoi celles-ci servent-elles? Le pape s'est appliqué à lui seul quelques passages adressés en réalité à tous les chrétiens (le pouvoir des clefs, la prière pour que la foi de Pierre ne défaille point). A cela Luther oppose l'ancien usage tel qu'il nous est indiqué dans les épîtres aux Corinthiens et la parole d'Ésaïe citée par Jean (VI, 45), que tous seront enseignés de Dieu. « Il peut fort bien arriver, ajoute-t-il, que le pape et les siens soient de mauvais chrétiens, ne soient pas enseignés de Dieu et se trompent, et, d'un autre côté, qu'un simple laïque soit un véritable chrétien et soit dans la vérité : pourquoi alors ne pas s'en rapporter à ce dernier? Le pape ne s'est-il jamais trompé? Qui viendrait en aide à la chrétienté quand il se trompe, si ce n'est le simple chrétien qui a l'Écriture sous les yeux et qui est plus avancé dans sa foi que le pape?.... Nous ne devons donc pas abandonner l'esprit de liberté; nous avons le droit de juger d'après notre intelligence de l'Écriture, ce que le pape et les siens font ou laissent faire » (p. 154 et suiv.). — Le Symbole, ajoute-t-il enfin, ne dit pas: « Je crois au pape, » mais : « je crois à l'Église universelle.»

Le troisième mur s'écroule de lui-même dès que les deux premiers sont tombés; si le pape agit contrairement à l'Écriture, le devoir du chrétien est de se conformer à l'Écriture qui dit : « Si ton frère a péché etc.» (Matth. XVIII, 15). Mais le droit de citer le pape devant l'Église implique le pouvoir de la réunir. Où sont dans l'Écriture les passages qui donnent au pape seul le droit de convoquer un concile ? Il y a, il est vrai, les décrets du pape; mais ces décrets ne tombent-ils pas

quand ils sont nuisibles à l'Église? Ce n'est pas saint Pierre qui a convoqué le concile apostolique; Constantin a convoqué celui de Nicée; d'autres empereurs ont fait de même. Chacun peut donc, quand il y a urgence, chercher à convoquer un concile libre, et personne ne peut mieux le faire que le pouvoir temporel. « Si le feu se déclare dans une ville, on cherche à l'éteindre sans l'autorisation du chef, quand même sa propre maison serait la proie des flammes; pourquoi ne pas agir ainsi dans l'ordre spirituel? Le pape ne peut pas alléguer ici son autorité; personne n'a dans l'Église le droit de faire le mal ou d'empêcher de faire le bien.» Rien donc ne peut empêcher de convoquer un concile général malgré l'opposition du pape, et c'est à l'examen des questions dont ce concile aurait à s'occuper que Luther consacre la dernière partie de son épître, questions brûlantes qui touchaient à tous les intérêts du temps et qui transforment son écrit en un vrai pamphlet politique et social. A la pensée de tous ces abus, l'auteur éprouve de profonds sentiments de commisération pour ce pauvre peuple allemand aveuglé, dupé, « mené par le nez » par ses chefs spirituels qui trouvent dans son ignorance un moyen de le mieux exploiter; il a des accents d'une véhémente indignation contre la rapacité insatiable du pape et de tout ce qui vient de Rome; il démasque sans pitié tous les artifices au moyen desquels les successeurs de saint Pierre remplissaient les caisses du Vatican.

L'auteur trace d'abord un tableau peu flatteur de l'Église romaine et des nombreux abus qu'il s'agit de corriger; il dépeint la magnificence de la cour de Rome, dont le chef, ceint de la triple couronne, n'est pas pré-

cisément en cela le successeur et l'imitateur de Christ et des apôtres; il passe en revue le personnel innombrable de cette cour, les cardinaux avec leurs immenses revenus, qui ne servent qu'à dévorer les ressources de l'Église, laquelle au besoin pourrait s'en passer tout à fait; les secrétaires (il y en avait 3000), les employés de toute nature attachés à la cour du pape; puis il arrive aux revenus du Saint-Siége, il propose l'abolition des annates accordées aux papes par les empereurs et princes allemands pour faire la guerre contre les Turcs; des collectes qu'on fait aussi dans ce but en Allemagne, et dont le produit sert à entretenir le luxe de la cour de Rome. Du reste, ajoute-t-il, si l'on veut réunir de l'argent pour faire la guerre aux Turcs, on peut très-bien le faire en Allemagne. Il montre le chef de l'Église trafiquant des choses saintes, vendant le pallium aux évêques, favorisant l'avidité des courtisans, qui s'emparent peu à peu des bénéfices, dont quelques-uns en possèdent jusqu'à soixante-dix, et se font remplacer par de pauvres vicaires mal payés; il retrace le commerce scandaleux des indulgences, les spéculations qui se font sur les bénéfices et qui ressemblent à un véritable trafic; les expédients auxquels le pape a recours pour déposséder un titulaire au profit d'un nouveau candidat qui paie mieux. «Pour de l'argent on peut tout obtenir à Rome, s'écrie l'auteur : le moine peut y faire délier ses vœux et quitter son ordre, le prêtre peut se marier, le diable y deviendrait un saint, même un Dieu; ce que défendent les lois divines et humaines, cette maison de trafic le permet!.... Si l'on met à mort les voleurs et les brigands, pourquoi tolérer plus longtemps les brigandages du Saint-Siége?

Tel est le triste état de l'Église, qui peut se résumer en deux mots : sottise et crédulité des troupeaux exploitée par la rapacité du clergé.

Luther propose les remèdes suivants, qu'il allègue sans beaucoup d'ordre à mesure qu'ils se présentent sous sa plume. Il se préoccupe avant tout de faire disparaître les abus qui faisaient affluer à Rome les ressources des Églises et des nations. Pour arriver à ce but, il faut que la puissance temporelle prenne l'initiative, qu'elle abolisse les annates, auxquelles le pape n'a plus droit depuis qu'il en a abusé; qu'elle décrète que désormais les bénéfices allemands seront possédés par des allemands, et que si quelque courtisan romain se présente, on lui laisse le choix entre « se retirer ou sauter dans le Rhin, » qu'elle abolisse l'usage d'acheter à Rome le pallium et la confirmation des dignités ecclésiastiques, et remette en vigueur à ce sujet les dispositions du concile de Nicée.

Les innombrables prescriptions des lois de l'Église procurant aussi au pape d'immenses revenus par la vente des dispenses, Luther propose d'abolir les indulgences, les dispenses de jeûne, de messe etc.; de changer les degrés auxquels les mariages sont interdits; « si le pape peut vendre ces dispenses, on peut les donner gratis. » Il veut surtout qu'on enlève au pape le droit de délier les serments, qui a été une source de nombreuses calamités.

La caisse du pape s'alimentait aussi de toutes les causes portées à sa connaissance. Luther propose de ne lui laisser que les grosses affaires, et de ne plus lui soumettre les menues querelles, de lui enlever surtout les questions purement temporelles, et de réduire sa

juridiction aux questions spirituelles concernant la foi ou les mœurs; il réclame surtout l'abolition des *cas réservés* qui n'étaient qu'un expédient pour exploiter le peuple. Revenant un peu plus loin sur cette juridiction, il insiste pour qu'on fasse disparaître certaines peines ecclésiastiques, surtout l'interdit; pour qu'on n'emploie l'excommunication que conformément aux enseignements de l'Écriture.

Ces réformes financières entraînaient nécessairement des réformes tout aussi radicales que Luther propose d'introduire dans la cour du Saint-Siége. Une fois ces revenus amoindris, la magnificence pontificale avec son éclat et son prestige allait tomber d'elle-même. Mais là ne s'arrête pas le réformateur : il en veut aussi à la puissance politique du Saint-Siége; il veut qu'on abolisse le serment prêté par les évêques et qui fait de ces derniers de véritables valets du pape, ainsi que ces investitures qui appartenaient autrefois à l'empereur; il demande que le souverain pontife n'ait plus aucune domination sur les empereurs, et que ceux-ci ne s'abaissent plus jusqu'à baiser ses pieds, lui tenir l'étrier ou lui prêter le serment de fidélité. La prétendue donation de Constantin n'étant qu'un mensonge, le pape doit y renoncer, ainsi qu'à toute prétention sur Naples et la Sicile, Bologne, Ravenne etc., et ne jamais oublier qu'il est le représentant, non du Christ glorifié, mais du Christ dans son état d'abaissement.

Luther propose ensuite un grand nombre de réformes dans le culte, plutôt pour ménager les ressources du peuple que pour des motifs religieux; il demande que les pèlerinages à Rome soient interdits, à moins d'une autorisation spéciale; on n'y voit que de

mauvais exemples et on y perd son temps et son argent. Les autres pèlerinages ne trouvent pas davantage grâce devant ses yeux, et pour empêcher cet abus, il propose d'abolir les chapelles, de ne plus canoniser les saints, de retirer les priviléges vendus à certaines églises qui attiraient la foule, par la raison que ce qu'on peut acheter du pape ne vient pas de Dieu.

Un autre abus consistait dans le trop grand nombre de fêtes où il fallait chômer. Sans condamner ces fêtes en elles-mêmes, il veut en diminuer le nombre et surtout combattre l'abus qui transformait en jours d'inaction et surtout en occasion de plaisirs mondains et de dépenses inutiles ces jours destinés au travail. Il veut donc qu'on remette aux dimanches suivants les fêtes des principaux saints, ou qu'on les célèbre par une messe du matin avec la réserve de consacrer le reste du jour au travail. Il propose ensuite d'abolir le célibat des prêtres, les vœux ecclésiastiques, d'astreindre les couvents de tendre à leur but primitif, de ne plus fonder d'ordres nouveaux, de dissoudre surtout les ordres mendiants, chaque commune devant entretenir ses pauvres.

Après avoir parlé successivement de ces diverses réformes, dont la nécessité se reconnaît à l'exposé même de l'état des choses, Luther consacre quelques pages à la question des Bohèmes. Ce passage est instructif entre tous et nous montre en Luther des idées bien supérieures à celles de son temps.

Le fait du supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague, brûlés à Constance malgré le sauf-conduit du pape et de l'empereur, semble à Luther contraire à la loi divine. Les Bohèmes ont bien quelque droit de s'en

offenser, et quand même ils auraient souffert cela sans mot dire, on ne peut pas exiger d'eux une approbation. Que Jean Hus ait été hérétique ou non, on a eu le tort de le brûler en violant ainsi le serment donné. « Du reste, ajoute Luther, et ces paroles sont bien remarquables, on devait réfuter les hérétiques, non pas par le feu, mais par des écrits, comme l'ont fait autrefois les Pères ; s'il suffisait de les réfuter par le feu, les bourreaux feraient les plus savants docteurs du monde ; nous n'aurions plus besoin d'étudier, et celui qui serait assez vigoureux pour terrasser son adversaire, n'aurait qu'à le brûler. »

Mais il s'agit de calmer l'agitation qui règne en ce pays ; Luther demande que l'empereur et les princes envoient quelques évêques pieux et savants, mais point de cardinaux ni de créatures du pape ; il conseille, pour ramener les Bohèmes, d'user des voies de la douceur et de la conciliation, de ne pas exiger la restitution totale des biens qui avaient appartenu à l'Église, mais d'en faire le sacrifice pour l'amour de Dieu et des hommes. « Le pape devrait sacrifier sa papauté, ses biens, ses honneurs, s'il pouvait par là sauver une seule âme ; mais il aimerait mieux voir le monde entier s'écrouler que de céder l'épaisseur d'un cheveu de sa puissance démesurée. Et il prétend être le très-saint ! »

Luther arrive enfin à la réforme des universités ; il veut abolir le règne d'Aristote, dont il parle peut-être en termes trop violents. Il ne veut conserver de lui, et même comme pis-aller, que sa logique, sa rhétorique et sa politique sans commentaires ; il propose ensuite l'abolition complète du droit canonique, surtout des Décrétales, la réforme du droit civil qu'il trouve trop

compliqué, et l'introduction de fortes études bibliques, non-seulement dans les écoles de théologie, mais dans toutes les classes de la société.

Il termine par l'indication de quelques réformes sociales destinées à diminuer le luxe et les excès de toute sorte.

Appréciation de l'Épître.

Il faut remarquer avant tout que cette épître est plutôt ce que nous appellerions aujourd'hui une brochure politique et sociale qu'un traité de controverse religieuse. Au milieu de la confusion des pouvoirs qui régnait alors, l'Église et l'État s'étaient profondément engagés l'un dans l'autre; les questions étaient compliquées et il était impossible de faire dans l'Église ces réformes indispensables sans amener par contre-coup des réformes dans l'État. Ce n'était même que par l'État que ces réformes pouvaient se faire. C'est ce qui nous explique le caractère de l'ouvrage; mais ce qu'il faut remarquer surtout, c'est la manière profonde et vraiment originale pour l'époque, avec laquelle Luther cherche à débrouiller le chaos et à rendre à chaque pouvoir ses légitimes attributions. Le pape, dit-il, doit prier; le prince protéger l'innocence et empêcher l'injustice; l'artisan travailler; cette triple charge revient à tous; il n'y a pas de caste, mais chacun a son œuvre spéciale dont il doit s'occuper; il faut que ces trois classes s'entr'aident mutuellement. Luther ne reconnaît de priviléges à aucune d'entre elles; ceux du clergé lui paraissent surtout exorbitants. « Pourquoi ton corps, ta vie, tes biens, ton honneur sont-ils si bien protégés et pas les miens, puisque nous sommes chrétiens au

même titre, ayant même foi, même baptême, même esprit et étant semblables en tout ? Un prêtre est-il tué, tout un pays est sous l'interdit; pourquoi cela n'arrive-t-il pas pour le meurtre d'un simple paysan? d'où vient une si grande différence entre des chrétiens égaux ?»

Ces trois éléments de la société sont comme les membres d'un même corps, chargés de fonctions spéciales; le peuple, les artisans sont chargés de fournir à tous le pain du corps et tout ce qui est nécessaire à la vie; le clergé prie et distribue le pain de l'âme; le pouvoir séculier défend, protége, punit et applique les lois à l'ensemble du corps social, aussi bien aux prêtres qu'aux artisans. C'est déjà, et très-nettement formulé, le principe moderne de l'égalité de tous devant la loi.

Voilà les trois pouvoirs bien séparés; mais rien ne distingue l'un de l'autre ceux qui en sont revêtus que ce pouvoir lui-même. Le ministère n'est qu'une délégation, et le pouvoir séculier lui-même, bien que Luther ne s'explique pas catégoriquement à ce sujet, n'est bien certainement à ses yeux qu'une délégation au même titre.

Ces principes, qui sont aujourd'hui les bases incontestables de notre droit et de notre civilisation moderne, étaient au temps de Luther des innovations hardies et révolutionnaires dans toute la force du terme. Ce sont là de ces traits de génie, de ces vérités trop grandes pour leur temps et qui n'arriveront à se développer qu'à travers bien des secousses et par le travail infatigable de bien des générations.

La large place que Luther fait au peuple, à l'individu, n'est pas moins remarquable. Le sacerdoce universel,

source de cet autre principe qui s'appellera plus tard le suffrage universel, relève l'artisan et le laboureur au niveau du prince et du docteur. Et quoiqu'il n'exprime pas cette idée sous cette forme dans toute sa clarté et dans toute sa force, elle se lit dans toutes les pages de son épître ; elle en est la pensée dominante et inspiratrice. Pourquoi prend-il la plume; pourquoi s'élève-t-il à ces élans d'indignation, à cette éloquence puissante et mal contenue, sinon parce que le peuple souffre, parce qu'il est indignement exploité, dupé, parce que prêtres et moines, évêques et papes se nourrissent de sa moelle et de son sang? C'est pour le peuple que ses entrailles s'émeuvent; c'est pour lui, autant que pour la vérité qu'il proclame, qu'il soulève la tempête et s'expose au danger. Ce fait est si frappant qu'on ne peut lire deux pages de l'épître sans le remarquer.

On pourrait peut-être reprocher à Luther d'avoir donné, en certains endroits, une prépondérance trop grande au pouvoir politique sur le pouvoir spirituel; car, tout en appelant, en principe, un concile à la réforme des abus, il remet de fait, lorsqu'il désigne les questions qui doivent y être traitées, au pouvoir séculier le soin d'opérer toutes les réformes. Il va même jusqu'à limiter la liberté individuelle la plus élémentaire, jusqu'à conseiller au pouvoir temporel d'interdire les pèlerinages à Rome sans autorisation préalable. Il faut se souvenir, pour comprendre cela que la réforme était urgente, et que mieux valait en ce moment l'opérer par des moyens peut-être peu légitimes que de laisser les choses suivre leur ancienne marche. Ces faits étaient du reste habituels, à cette époque, et il fallait du temps avant que les principes plus larges de Luther

pussent descendre dans la pratique et dans l'application.

Une réforme chère à Luther fut celle qui concernait la puissance politique du Saint-Siége. Il ne veut plus de la domination du passé sur les empereurs, ni de ses prétendus droits sur les provinces formant la succession de saint Pierre, et s'il ne prononce pas le mot de *pouvoir temporel*, qui produit aujourd'hui tant d'agitations, il n'en ressort pas moins de toute son épître que le pouvoir temporel du pape est incompatible avec les devoirs spirituels qui lui incombent et avec sa position de chef de l'Église. Quoique non appliquée, cette idée n'a pas été perdue; elle est restée suspendue comme une menace perpétuelle sur la triple tiare pontificale; le temps a peu à peu consacré, en les accomplissant, les réformes réclamées par Luther; notre siècle aura peut-être la tâche difficile d'accomplir cette dernière et de rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. L'état actuel des esprits nous montre assez qu'en ce point, comme en bien d'autres, Luther avait vu juste et mis le doigt sur la plaie.

Si la question sociale et politique occupe une grande place dans l'épître, la question religieuse s'y trouve constamment mêlée, non pas sous forme de polémique avec une discussion approfondie, mais plutôt sous la forme d'une exposition soutenue par quelques arguments. Ces principes théologiques qu'on y rencontre sont tout aussi révolutionnaires que les principes politiques dont nous venons de parler.

Nous ne reviendrons pas sur l'idée du sacerdoce universel et sur les conclusions que Luther en tire

pour le ministère ecclésiastique. Le principe théologique qui mérite le plus de fixer notre attention est celui que Luther oppose à l'infaillibilité du pape. Il ne combat pas cette infaillibilité au nom de l'histoire, bien qu'il fasse remarquer en passant que le pape s'est bien souvent trompé; il ne la remplace pas par une autre infaillibilité; il conteste le privilége et accorde à tous le pouvoir de comprendre et d'interpréter les saintes Écritures, dont le Saint-Esprit révèle l'intelligence à tous les vrais chrétiens. Le fait remarquable n'est pas qu'il ait attaqué l'infaillibilité du pape, mais qu'il ne l'ait remplacée par rien. C'est un rouage théologique inutile qu'il laisse tomber. « Pourquoi, dit-il, ne pas croire des hommes qui ont l'esprit, la parole, la foi, et croire le pape qui n'a ni l'un ni l'autre?... Nous ne devons pas abandonner l'esprit de liberté; nous avons le droit de juger selon notre intelligence de l'écriture, ce qu'ils font ou laissent faire.... Sahra a redressé Abraham, l'âne a redressé Balaam, Paul a redressé Pierre; pourquoi un homme pieux ne pourrait-il pas redresser le pape?»

C'est donc l'interprétation individuelle mise à la place de l'interprétation officielle, le Saint-Esprit instruisant directement la conscience des fidèles, mis à la place de l'infaillibité du pape; c'est, en un mot, l'absence complète de toute infaillibilité, de toute interprétation absolue et arbitraire des Écritures. Ce changement est si profond, il dut être si nouveau pour l'époque, qu'il n'a pas encore passé complétement dans les mœurs du protestantisme, et que notre Église est encore bien loin de considérer sans crainte l'idée de l'absence de toute autorité extérieure, et c'est pourtant là le principe fondamental de la Réforme; c'est au nom de ce

principe et de ce droit que Luther a le premier protesté contre les abus et jeté les bases d'une église nouvelle, et il est intéressant de remarquer que, si en fait la Réforme a été surtout provoquée par des abus criants, elle avait à sa base dès l'origine, d'une manière plus ou moins consciente, les principes théologiques et religieux qui ont présidé à son développement postérieur.

Ce qu'il y a de plus frappant encore, c'est que c'est là le seul point où Luther soit radical. Ni pape ni évêques, ne trouvent grâce devant ses yeux. Il s'en prend à tous avec une sorte de fureur; il ne peut penser avec calme à l'infaillibilité du pape, à la supériorité spirituelle des évêques, à leur prétention d'égaler l'autorité des décrétales à celle des saintes Écritures, tandis qu'il est beaucoup moins radical pour des choses qui scandaliseraient aujourd'hui l'esprit protestant: la messe, la confession auriculaire, les fêtes des saints, les couvents etc. Il faut convenir qu'après lui la Réforme suivit une marche inverse et acheva la rénovation des formes du culte, de la même main qui arrêtait le développement des principes dont partit Luther.

Nous avons déjà parlé des conseils pleins de sagesse et de modération qu'il donne à propos de l'affaire des Bohèmes, et relevé des paroles qui méritaient notre attention; nous n'y reviendrons pas.

Ce que Luther dit des réformes à faire dans l'Université n'est pas moins remarquable. Aristote ne mérite peut-être pas le jugement plus que sévère du réformateur à son égard; car si ses œuvres avaient envahi exclusivement et abusivement l'Université et servaient de thème à d'absurdes développements, la faute en est plutôt à ceux qui l'avaient ainsi introduit dans les études

au détriment de ce qui aurait dû tenir la première place, qu'au grand disciple de Platon. Mais Luther eut grandement raison de protester contre l'éducation factice et superficielle du temps, qui perpétuait l'ignorance tout en ayant l'air de polir l'esprit, et il donne pour tout le domaine de l'enseignement les conseils les plus sages.

Tout ce que nous venons de voir jusqu'à présent est beaucoup trop élevé et trop supérieur au siècle de Luther, pour que nous puissions ne voir en cette épître qu'un vulgaire pamphlet écrit par un moine envieux et mécontent. Il faut du reste être privé de sens historique ou pousser bien loin la partialité, pour ne pas trouver dans le livre lui-même de quoi en expliquer suffisamment la forme et l'apparition. Ce n'est pas sur quelques paroles vives et emportées qu'il faut le juger. Il faut se placer en face de l'ensemble et se demander si les circonstances l'ont, oui ou non, rendu nécessaire. Car s'il y eût eu encore chez le peuple le moindre respect pour ses conducteurs spirituels, si les abus n'avaient pas été aussi frappants et aussi monstrueux que Luther nous les dépeint, s'ils n'avaient pas été sentis si profondément par les grands comme par les petits, un pareil livre eût été impossible; le bon sens du peuple en eût fait promptement justice, et l'auteur eût été poursuivi de sa malédiction.

Mais si Luther nous trace un tableau fidèle, est-il difficile de comprendre l'indignation du réformateur? Il n'est pas même nécessaire de recourir au caractère passionné de Luther. Quel est l'homme de cœur qui n'eût pas été animé des mêmes sentiments que lui, et qui n'eût pas donné libre carrière à son indignation?

De nos jours, sans doute, il s'exprimerait autrement; mais sa pensée ne serait pas moins forte pour avoir une expression plus polie, et s'il eût vécu à l'époque de rude franchise où vivait le moine augustin, s'il eût manié comme lui cette belle langue qu'il venait de créer et dans laquelle les expressions les plus triviales peuvent revêtir une certaine noblesse et une mâle éloquence, aurait-il parlé autrement?

Ce n'est pas l'apologie de Luther qui nous préoccupe. Nous le prenons tel qu'il est: ses défauts n'amoindrissent pas le protestantisme; mais nous ne pouvons nous empêcher de penser que s'il y a quelque blâme à exprimer, il doit retomber sur ceux qui ont maintenu avec opiniâtreté de tels abus, et non sur celui qui, à cette époque, a eu le courage de protester contre eux et de les dénoncer ouvertement et avec tant de force.

Conséquence de l'Épître.

Comme on a pu le remarquer, l'Épître à la noblesse allemande avait une portée tout actuelle et toute pratique; elle traçait le tableau de la triste situation de l'Église, faisait toucher du doigt la plaie de l'époque, et appelait énergiquement une prompte réforme des abus.

On ne peut certes pas attribuer le progrès de la Réformation à tel ou tel acte particulier, à tel écrit isolé de Luther. L'impulsion était donnée depuis longtemps, et les nouvelles idées, même sans cette Épître, se seraient propagées plus ou moins rapidement, et auraient amené peu à peu d'inévitables réformes. Mais, cette

réserve faite, on peut dire que l'Épître à la noblesse allemande fut un pas décisif, un effort suprême dans la lutte qui s'était engagée. Elle contribua beaucoup à hâter le développement et la propagation des idées de Luther, et à faire disparaître les abus. Il eût été difficile de les faire ressortir avec plus de force et d'éloquence, de les dénoncer avec une hardiesse plus intrépide. Ces abus, chacun les sentait et en désirait la fin; mais leur injustice manifeste, le poids dont ils accablaient les populations, ne suffisaient pas pour les faire disparaître. Il fallait que quelqu'un eût le courage de les attaquer ouvertement, et de traduire en un langage énergique les pensées secrètes de tous.

Les abus étaient enracinés dans l'esprit de tous par une longue pratique; respectés encore parce qu'ils avaient la consécration du temps, et parce qu'ils tenaient par des liens intimes à ce qu'il y a de plus respectable dans la religion, ils se mêlaient à tous les incidents de la vie, à toutes les relations sociales; les faire disparaître, c'était créer presque une nouvelle vie, d'autres conditions d'existence; on osait à peine considérer en face un pareil changement.

Luther les montra sous leur vrai jour, les isola du milieu sacré qui les protégeait et les maintenait, montra qu'ils ne tenaient qu'en apparence au christianisme, et qu'ils avaient leur source dans l'insatiable cupidité du clergé et dans la superstition et la crédulité des peuples. Le clergé lui-même, dont la puissante organisation maintenait tout cet échafaudage, avait encore assez d'empire sur les populations pour se croire invulnérable. Ses vices, étalés au grand jour par le plus grand nombre, à peine voilés chez ceux en qui

vivait encore un reste de pudeur, ne lui avaient pas enlevé tout son prestige. Luther n'en fut pas ébloui; il ne recula ni devant la robe du prêtre, ni devant la mitre de l'évêque, ni devant la majesté du pape : d'une main ferme, impitoyable, il les dépouilla de leur éclat emprunté, et les fit comparaître devant la conscience publique. C'est ainsi que cet écrit hâta la réforme. L'Épître à la noblesse allemande rendit la lutte irrévocable et hâta la victoire.

Cet écrit arriva bientôt à ceux auxquels il était adressé, et se répandit de là dans toutes les classes de la société. Il trouva des milliers de lecteurs bien disposés à le recevoir. La réforme devint une question populaire dont chacun s'occupa; elle s'implanta en Allemagne au nom de tous les intérêts; rien n'y demeura étranger : politique, économie sociale, religion; et c'est cet ensemble d'intérêts, que Luther sut si bien mettre de la partie, qui assura le succès de son Épître et de sa cause.

Sauf ceux qui tiennent de trop près au fond même du catholicisme, et qui ne tomberont qu'avec lui, les abus signalés par Luther ont à peu près disparu, du moins sous leur forme la plus repoussante; ils ne reparaissent de temps en temps que quand le catholicisme oublie dans un excès de ferveur que la Réforme est là. Mais si parfois quelque abus révoltant d'autorité vient émouvoir l'Europe, chacun sait que le seizième siècle a fait son œuvre, et qu'on n'a plus à craindre une résurrection désormais impossible du passé.

La partie plus théologique que pratique de l'Épître de Luther a été également riche en conséquences. Ces conséquences n'ont pas toutes passé dans la sphère des

vérités officielles; toutefois elles ont influé largement sur la marche des idées, et tandis qu'aujourd'hui nous ne nous intéressons plus guère aux abus de l'époque de Luther, parce que nous n'avons plus à les craindre; nous trouvons encore le plus vif intérêt à étudier les principes qui l'ont guidé, parce que ces principes peuvent encore nous donner d'utiles directions dans la crise théologique et religieuse que nous traversons actuellement.

Le droit dont Luther a usé en secouant l'autorité spirituelle du Saint-Siége et du même coup toute autorité humaine et extérieure en matière de religion, le protestantisme en a aussi usé après lui sans le formuler exactement; il en a pour ainsi dire vécu; toutes les évolutions par lesquelles il a passé jusqu'à nos jours en sont le résultat; nous nous réservons d'en user à notre tour vis-à-vis des confessions de foi que nous ont léguées les réformateurs; contester ce droit, c'est renoncer à l'héritage de nos ancêtres; c'est renier l'esprit protestant, et priver la réformation de la base sur laquelle elle repose. Conservons cette précieuse liberté; mais n'oublions jamais que cette liberté peut à son tour dégénérer en abus, et que pour la rendre à la fois chrétienne et féconde, Luther l'a mise pour ainsi dire sous la sauvegarde du Saint-Esprit.

THÈSES.

1. La religion chrétienne, comme révélation, ne change pas; si l'on dit qu'elle est perfectible, on veut dire simplement qu'à mesure que l'homme la connaît mieux, il y découvre de nouvelles vérités, de nouvelles perfections; il se perfectionne lui-même.

2. L'homme est-il né libre, ou le devient-il? La liberté entière est son idéal, sa vocation.

3. Saint Paul, comme philosophe, est universaliste et prédestinatien; comme moraliste, il est partisan de la liberté.

4. La mort, comme conséquence du péché, est nécessaire et conforme à la justice de Dieu. L'idée d'une peine éternelle répugne à notre conscience. Nous ne saurions y croire.

5. Le Nouveau Testament ne s'est pas formellement prononcé au sujet de ce qui nous attend immédiatement après la mort.

6. L'inspiration plénière est incompatible avec la liberté des apôtres.

7. Le diable n'est pas une personne; c'est la personnification du mal.

8. La supériorité des nations protestantes sur les autres ne vient pas uniquement du protestantisme; c'est, au contraire, cette supériorité qui les a préparées à la Réforme.

F.

9. L'examen de la nature humaine peut bien fournir la preuve que la vie individuelle persiste au delà du tombeau, mais non que l'homme est immortel. L'immortalité absolue ne peut se prouver : c'est une espérance de la foi religieuse, non une croyance de la philosophie.

10. Dieu accordera à l'homme, dans l'autre monde, le moyen de se convertir. Cette idée justifie celle du rétablissement final dont parle saint Paul. C'est aussi, ce nous semble, le meilleur moyen de concilier la justice et la misérieorde de Dieu.

Vu par le Président de la soutenance.
BRUCH.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 20 septembre 1864.
Le Recteur, DELCASSO.